

conséquence. Le gouvernement monarchique n'irrite notre Philosophe que parce qu'il se fait un tableau chimérique, & qu'il se dissimule les troubles & les désordres qui déchirent les Etats, dont il estime l'indépendance. Un enthousiasme plus que républicain anime son style & dicte ses expressions. C'est une fièvre qui ne le quitte qu'au moment que l'ouvrage finit, qui altère toutes les idées, & ne présente jamais les choses sous leurs véritables couleurs. Entre quelques maux réels l'Auteur en compte plusieurs purement imaginaires, & d'autres exagérés jusqu'au ridicule & à l'absurdité. Les Princes, les Magistrats, tous les défenseurs de la subordination & de l'ordre, ne sont presque jamais nommés sans quelque attribut odieux; & notre Philosophe leur parle comme aux oppresseurs de l'humanité. Son talent pour établir n'est pas supérieur à celui qu'il croit avoir pour détruire. Ses idées ont toutes un air de Roman & d'impossibilité dans l'exécution, qui les met fort au-dessous de celles de Platon, & qui ne sert qu'à faire estimer ou du moins tolérer l'état actuel des choses Diroit-on qu'on put se plaindre aujourd'hui d'un défaut de liberté de penser ? Cette liberté n'est-elle pas parvenue à son comble ? N'a-t-elle pas affoibli la Religion, dévasté les mœurs, ébranlé les Gouvernemens ? Cependant on ne la trouve pas assez grande encore, & on débite à cette occasion des paradoxes fort curieux. „ On l'a tant de fois prouvé : la liberté de la presse est la vraie mesure de la liberté civile. On ne peut donner atteinte à l'une sans détruire l'autre. La pensée doit avoir son plein effet. Y

mettre